

sentait rien en mangeant, et je me représente toutes les peines qu'auraient les marmas pour persuader aux petites filles qu'elles doivent dîner et souper, s'il s'agissait seulement de remuer les mâchoires, sans plus. Et, pour laisser là les petites filles, combien d'hommes ne se soucieraient qu'à demi d'interrompre leurs occupations pour aller pendant une demi-heure, frotter leurs dents les unes contre les autres, s'il n'y avait pas un plaisir à cette exercice, assez peu récréatif en lui-même. Allez, ma chère enfant, sans cette récompense accordée à l'homme qui mange, l'humanité qui ne se nourrit déjà pas trop bien, en masse, se nourrirait bien plus mal encore ! Et il faut pourtant qu'elle se nourrisse bien, pour s'acquitter convenablement ici-bas de la mission qu'elle a reçue d'en haut.

Récompense ! je vous ai dit le mot. Cela vous paraît drôle qu'il faille donner une récompense à l'homme qui veut bien manger. Eh bien ! Dieu a été plus généreux que vous. A chaque devoir, imposé par lui à l'homme, il a joint un plaisir pour le récompenser de l'avoir rempli.

Mais de ce plaisir, il faut bien se garder d'en abuser. C'est ce qu'on ne fait pas toujours malheureusement, et voilà pourquoi on a inventé le vilain mot de *gourmandise*.

C'est pour cela qu'il y a aussi de temps en temps des punitions.

On met dans la bouche bonbons sur bonbons, gâteaux sur gâteaux, toutes choses qui frappent agréablement le portier et qui ne valent rien pour le maître. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que le maître se fâche parfois. Monseigneur de l'Estomac s'ennuie, à la fin, de ces visites qui ne sont pas pour lui. Il tire toutes ses sonnettes, fait du bruit dans la maison, il met en pénitence ce traître de portier qui lui accapare tout son monde. On est malade ; on a mauvaise bouche ; on ne trouve plus de goût à rien.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec ce brave portier, nous allons lui souhaiter le bonjour, et je vous présenterai la prochaine fois ses camarades de l'antichambre, qui sont rangés des deux côtés de la porte, pour faire la toilette aux gens qui se présentent et les mettre en état d'être reçus dans le salon. Vous verrez là des gailards qui sont aussi bien utiles, et dont l'histoire n'est pas moins curieuse. On les appelle LES DENTS.

JEAN MACÉ,

Revue et corrigé par F. X. B.

Histoire du Canada.

M. T. A. D'auray, ex-élève du collège de St. Hyacinthe et âgé de 14 ans, nous a fait parvenir les réponses aux questions qui ont paru dans le numéro du 15 Septembre. Ces réponses sont satisfaisantes et nous les publions sur le prochain numéro.

HYGIÈNE.

(Suite.)

Six conditions sont nécessaires pour rendre les enfants aussi forts que des petits Samson : sans elles, vous pouvez me croire, vos enfants seront toujours faibles et délicats, et, à la première occasion venue, ils succomberont aux maladies de leur âge. Ces conditions sont les suivantes : 1o. Bon air ; 2o. Bonne ventilation ; 3o. Drainage, ou maison bien située ; 4o. Eau pure ; 5o. Bon lait, et 6o. Bon pain.

Nous étudierons à tour de rôle chacune de ces six conditions de la santé des enfants, et nous ferons, dans nos remarques, la part des habitudes canadiennes, tout en poursuivant à outrance les préjugés vulgaires qui n'ont jamais leur raison d'être et qu'aucun médecin ne devrait encourager, par exemple, en ce qui a trait à l'usage des bains pour les enfants, et de l'hydropathie en général.

§ 1. Des soins de propreté du corps.

Dans notre pays, le besoin général et quon-

tidien n'a rencontré encore que peu d'adeptes ; contrairement à ce qui se fait en Angleterre, par exemple, c'est encore l'exception qui livre son corps tout entier à des ablutions fréquentes ; du reste, notre peuple est tenu forcément à suivre cette routine, par l'incurie des gens préposés au maintien de la santé publique : pas de bains publics dans nos villes, pas d'endroits propices près des rivières. Il arrive donc que des individus pendant cinquante années de vie, n'ont jamais compris qu'ils devaient laver d'autres parties de leur corps que leur visage, leurs mains et leurs pieds une fois tous les ans. Il ne peut pas être question de la nécessité des lotions fréquemment répétées de la peau dont les sécrétions ne se font bien qu'à la condition expresse de pouvoir s'échapper à l'extérieur par les canaux glandulaires.

Soins de la tête.

La mère doit laver tous les matins la tête de ses enfants ; sinon, la peau en deviendra noirâtre et d'apparence repoussante ; bientôt il se formera des croûtes appelées vulgairement *chapeau* qui ne disparaissent que difficilement et que par malheur les mères respectent beaucoup trop ; de grâce, ne souffrez jamais semblable malpropreté ; avec un peu d'huile d'olive, du savon et de l'eau, en quelques semaines, vous vous rendez maîtresses de ce mal dégoûtant à tous égards.

Lavage quotidien.—Bains généraux.

Tous les matins, sans y manquer, la mère ou la bonne à défaut de la mère, doit veiller à cette toilette du matin. Les objets indispensables à cet égard sont : 1o. Un bain de forme oblongue et de grandeur suffisante pour un enfant de 4 à 5 ans. 2o. De l'eau douce ; (l'eau de pluie est la meilleure) n'employez jamais de l'eau dure, cette eau doit avoir une température douce, celle de l'eau d'été, par exemple. L'eau froide affaiblirait l'enfant ; d'abord le choc sur le système serait par trop violent, la réaction ne pourrait se faire, et il en résulterait une inflammation de quelque organe interne ; en second lieu, cette température froide effraierait l'enfant et suffirait pour occasionner des convulsions. L'on doit toujours juger qu'un jeune enfant est très sensible à l'action du froid, et qu'il doit être traité avec délicatesse. 3o. Un bon savon, soit le savon de Castille ou celui de glycérine, ce dernier est préférable, lorsque l'enfant à la peau tendre et souffre d'excoriations, d'emportements ou d'éruptions dans les aines, sous les bras, ou encore derrière les oreilles.

Le lavage doit être fait avec beaucoup de soins ; c'est pourquoi j'aimerais mieux que ce fut toujours la mère qui s'acquittât de cette besogne qui, du reste, a ses charmes. Plus d'une fois j'ai entendu une mère me dire que c'était là pour elle le moment le plus agréable de la journée. Pour ces lavages, on se sert soit d'une flanelle douce, soit d'une éponge ordinaire ou d'une éponge en caoutchouc. L'éponge offre cependant l'inconvénient d'amasser des matières grasses secrétées par les glandes de la peau : pour enlever ces substances grasses, on lavera ces éponges dans du vinaigre très fort, et on les exposera à l'air pour les faire sécher et aérer.

Le lavage étant terminé, si l'enfant est encore jeune, la mère appliquera par tout le corps, pour éviter les excoriations là surtout où la peau est la plus sensible, une poudre particulière : on recommande généralement la poudre de violette dont voici la composition :

- Poudre de riz, ou d'amidon, 4 onces.
- Poudre de racine d'iris, 1 once.

Si l'enfant souffrait de ces excoriations, emportements ou éruptions dans le pli de l'aîne, on remplacera la poudre susdite par la poudre de calamine ou de Carbonate de zinc : on met ce dernier dans un petit sac de mousseline et on l'applique doucement sur la peau bien lavée et bien desséchée.

DR. ROCH.

(A suivre)

Honneur au Canada.

Les journaux de France ont fait force mentions honorables aux Canadiens pour leur part de l'Exposition Universelle de 1878.

On a attaché beaucoup d'importance surtout à notre phosphate dont on avait envoyé des échantillons des différentes parties du pays. Nous sommes heureux de voir que les extraits vus du Comté d'Ottawa ont primés tous les autres, et que notre entreprenant ami Mr. Jos. Smeyers Stassarh, de la Pointe-à-Gatineau, a été l'objet d'une récompense toute spéciale de la part du Jury. Il a reçu une magnifique médaille en argent comme étant celui qui a produit le meilleur phosphate de chaux. Mr. Stassarh a réveillé en quelque sorte l'enthousiasme qui se produit aujourd'hui, en faisant comprendre à nos cultivateurs toute l'importance de la chose, et il a mis son talent d'écrivain à contribution pour renseigner les spéculateurs par la voie des principaux journaux du pays. Belge de naissance, il s'est servi de ses relations constantes avec son pays pour faire valoir sa patrie d'adoption et la faire mieux connaître en Europe.

On constatera bientôt qu'il a beaucoup fait pour nouer des relations commerciales avec les vieux pays, et cela sans ostentation ni jactance, mais dans l'unique but d'être utile aux canadiens dont il a épousé avec plaisir la cause.

Un Anniversaire.

(Suite.)

Je tirai de ma poche le papier ficelé et je le remis au monsieur. Il le défilait d'un air bien tranquille ; il ouvrit le portefeuille ; il en fit sortir, comme avait fait mon père, les papiers qu'il renfermait, les regarda, sans se presser, les uns après les autres, les remit dans les poches du portefeuille, mit le portefeuille dans sa poche, me demanda mon nom, celui de mon petit frère, celui de papa, celui de maman, s'informa de ce qu'ils faisaient tous les deux, et prit une prise de tabac pendant que je lui répondais.

Je répondis le plus nettement que je pus à ses questions. Quand ce fut fait il écrivit trois mots au crayon sur un des papiers qui couvraient la table de son bureau, me tapa sur la joue et me dit : " C'est bon, mon garçon ; tu peux t'en aller."

Je ne me le fis pas dire deux fois. Le regard froid et le ton presque bourru avec lequel le monsieur nous avait interrogés, avaient tout-à-fait interdit le pauvre Joë, qui était tout tremblant et me tira depuis le commencement par derrière, en me disant tout bas : " Gregory, allons-nous-en."

Quand la grande porte de l'hôtel se fut refermée sur nous, et que nous nous vîmes en liberté, sur le trottoir, nous nous mîmes à courir. Il faisait nuit tout-à-fait lorsque nous revînmes à la maison.

Ma mère inquiète nous attendait.

" Eh bien ! mon Gregory, me dit mon père, qu'est-ce que tu as donc ? Tu es tout essoufflé ; et toi, mon Joë, pourquoi es-tu si rouge ?

—Laissons-les parler, dit ma mère.

Je racontai ce qui s'était passé. Quand j'en fus à la tape sur la joue, mon père me dit tout bas :

" Et après ?

—Après, lui dis-je, mon papa, il m'a dit : Va-t-en mon garçon.

—Et c'est tout ? dit ma mère.

—Tout, lui répondis-je.

Notre père jeta sur ma mère un regard dont je n'ai bien compris que depuis par le souvenir, la divine mansuétude. Puis :

" C'est bien, mon enfant, me dit-il, tu as fait ton devoir." Et il ferma les yeux.

" Avez-vous faim ? me dit ma mère après quelques minutes de silence.

—Oui, dit Joë.

—Oui, répondis-je.

—Tu as l'argent, me dit ma mère d'une voix douce, car dans notre hâte de l'envoyer reporter le paquet, nous avons oublié de te demander ce que tu avais gagné ; va vite chez le boulanger et rapporte d'à côté un peu de bière aussi : cela vous fera du bien après cette grande course.